

LE BASTIOUN DE TAZA*

Dans l'ensemble imposant que Forment les fortifications de Taza du côté de l'Orient, une forteresse quadrangulaire attire immédiatement le regard, tant par sa masse que par sa disposition architecturale. Cette forteresse, encore aujourd'hui appelée du vieux nom d'El Basioua, est en effet la partie la plus intéressante de l'ancien système défensif, et à ce titre, il nous a semblé utile de l'étudier brièvement.

I. — DESCRIPTION,

Le Bastioun forme saillant à l'extrémité sud-est du rempart. Il mesure 26 mètres de côté sur 20 mètres de hauteur à la Façade antérieure. Mais, par suite de la déclivité du sol, étant en quelque sorte accolé à la pente très rapide, il n'émerge pas autant que ces dimensions le feraient supposer ; sa terrasse supérieure domine de 7 à 8 mètres seulement le niveau du plateau.

La façade orientale est coupée aux deux tiers à partir de la base par une plate-forme crénelée flanquée de deux tours aux angles qui s'étend sur la moitié environ du bâtiment. Au-dessous de la terrasse sont percées quatre ouvertures étagées à différentes hauteurs, correspondant chacune à autant de casemates destinées à recevoir des canons.

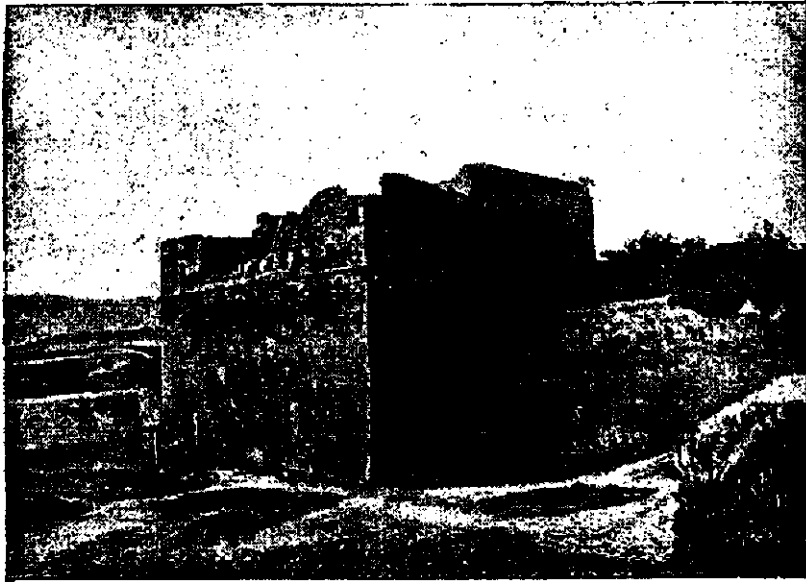
-Dans la face sud, six ouvertures plus petites sont disposées irrégulièrement, presque toutes dans la partie supérieure; on y

1. M. Augustin Bernard, le savant professeur de géographie de l'Afrique du Nord à la Sorbonne, bien connu pour ses nombreux travaux sur le Maroc, avait été frappé comme nous, lors d'un passage à Taza, de l'intérêt que présente Bastiona. Mais ayant appris que nous avions songé à ce travail, il abandonna le projet qu'il avait formé lui-même d'entreprendre l'étude de ce monument qu'il eût fait pourtant avec infiniment plus de compétence que nous ne pouvions en apporter. Il eut l'obligeance de nous communiquer les notes qu'il possédait à ce sujet, et qui nous furent d'une grande utilité. Qu'il veuille bien en accepter nos plus vifs remerciements.

constate en outre une brèche récente. Dans la face opposée où s'ouvre l'unique porte d'entrée, sont percées en outre quatre embrasures de canons et quelques meurtrières.

La forteresse peut ainsi battre le terrain dans trois directions différentes.

Comme le reste des remparts, le Basriounest aujourd'hui assez sérieusement délabré et les nécessités de la défense, qui nous ont



Le Bastiouo.

contraints à y loger des troupes — sa situation dominante le désignait naturellement comme abri pour un poste de projecteurs — n'a pas remédié à cet état de choses.

La construction est presque entièrement en *tabia*, formant des murs d'une épaisseur moyenne de 3 mètres ; les chaînes d'angle sont en briques cuites, « les ouvertures appareillées en brique et pierre taillée. Cette dernière a été également employée pour le bandeau qui orne la partie supérieure de l'édifice, au-dessous de la plate-forme à créneaux et des tours, pour la façade est ; de la terrasse supérieure pour les trois autres côtés. Le *tabia* contenait une proportion de chaux suffisante, pour avoir résisté aux intempéries sans trop de dommages. Les briques employées sont plates,

bien cuites et leurs dimensions varient entre 0^m,13 et 0^m,14 de largeur, 0^m,35 à 0^m,45 de longueur, « 3 ou 4 cent. d'épaisseur. Le mortier intercalé entre les assises de briques anormalement la même épaisseur que les briques elles-mêmes. Les différents crépissages extérieurs faits au cours des siècles ont laissé par endroits des vestiges, et revêtu le monument d'une teinte uniforme qui ne peut plus distinguer nettement le détail de ces différents appareils.

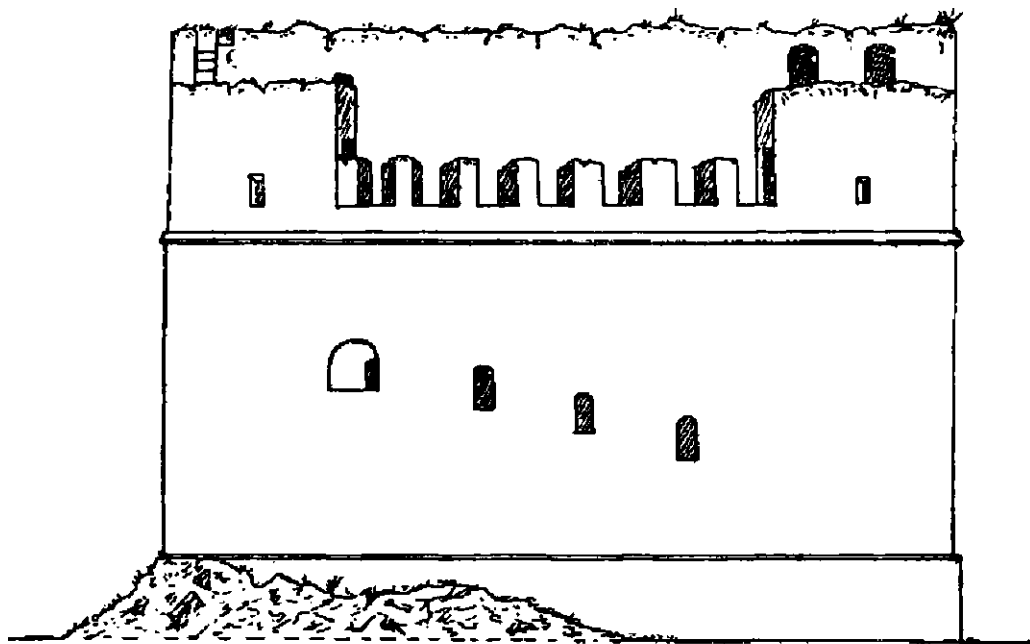
La porte d'entrée de l'édifice se trouve vers l'angle nord, dans le coin formé par la face ouest du Kasrioun et la face interne du rempart. L'ouverture était primitivement précédée d'un porche dont on remarque les attaches et les fondations en avant de l'entrée. Cette double porte, droite, était probablement en plein cintre, comme toutes les ouvertures et les voûtes du bâtiment : mais elle a été ultérieurement retouchée, assez mal du reste, de façon à simuler l'arc arabe. On peut voir à l'intérieur, au-dessus de l'entrée, l'emplacement d'une herse de fermeture.

Cette porte donne dans un vestibule, qui dessert à droite une série de pièces avec escaliers, constituant sans doute un ancien appartement, et communiquant avec les casemates de la face ouest. Au fond du vestibule s'ouvre un couloir de 5 mètres qui donne de plain-pied sur la plate-forme crénelée. Il est à remarquer en effet, qu'étant donnée la déclivité du sol, la porte d'entrée, légèrement surélevée toutefois, se trouve au niveau de cette terrasse. La voûte des appartements antérieurs et celle des couloirs faisant communiquer le vestibule avec la plate-forme, se sont effondrées. Le crépissage ancien s'est conservé sur une partie importante des murs, notamment dans le couloir, où il a gardé fidèlement quelques curieux graffitis, que nous étudierons en détail.

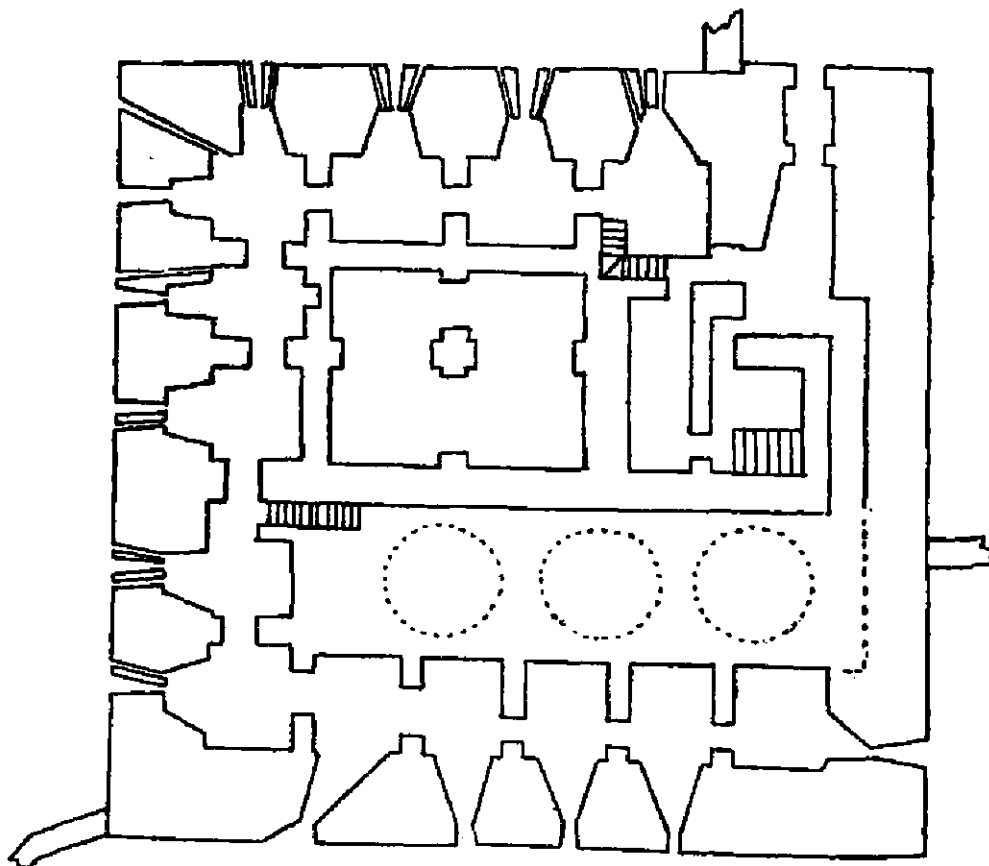
Les créneaux de la plate-forme, au nombre de sept, sont assez bien conservés ; ils sont disposés de façon à permettre le tir dans toutes les directions. Sur le sol gisait, lors de l'entrée de nos troupes à Taza, un gros canon de fer, très rongé par la rouille, probablement placé autrefois sur un affût roulant.

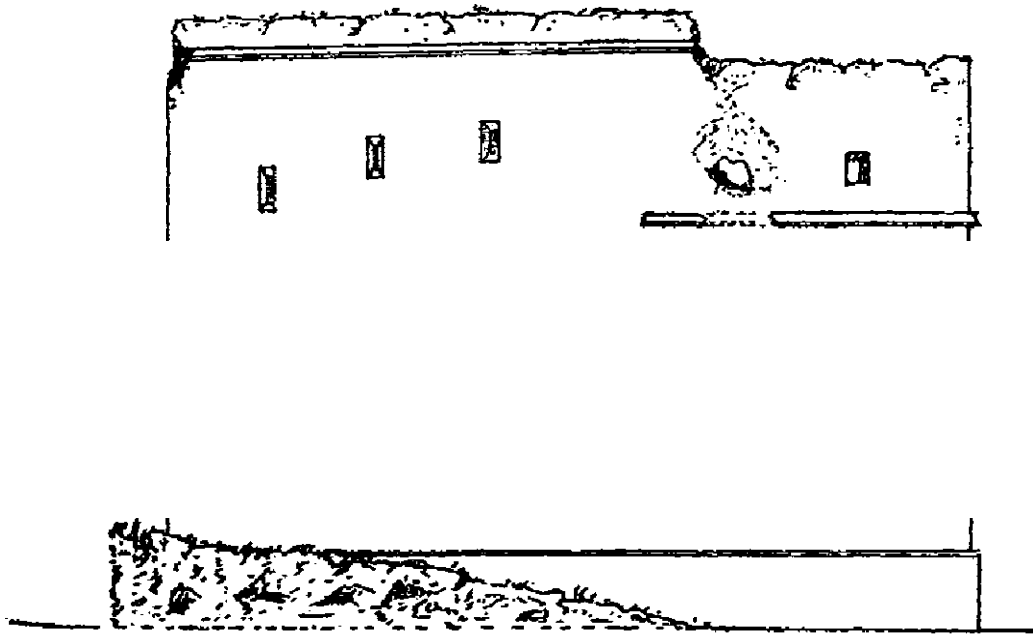
Aux deux angles antérieurs de la plate-forme crénelée s'élèvent deux tours carrées, autrefois à deux étages, dont le sommet n'atteint pas tout à fait le niveau de la terrasse supérieure du Bastioun. On y pénètre par deux portes qui se font vis-à-vis. (Plan II).

Derrière la tour méridionale, s'ouvre un escalier descendant aux casemates établies directement au-dessous de la plate-forme crénelée. Elles sont au nombre de sept ; deux ont leurs embra-

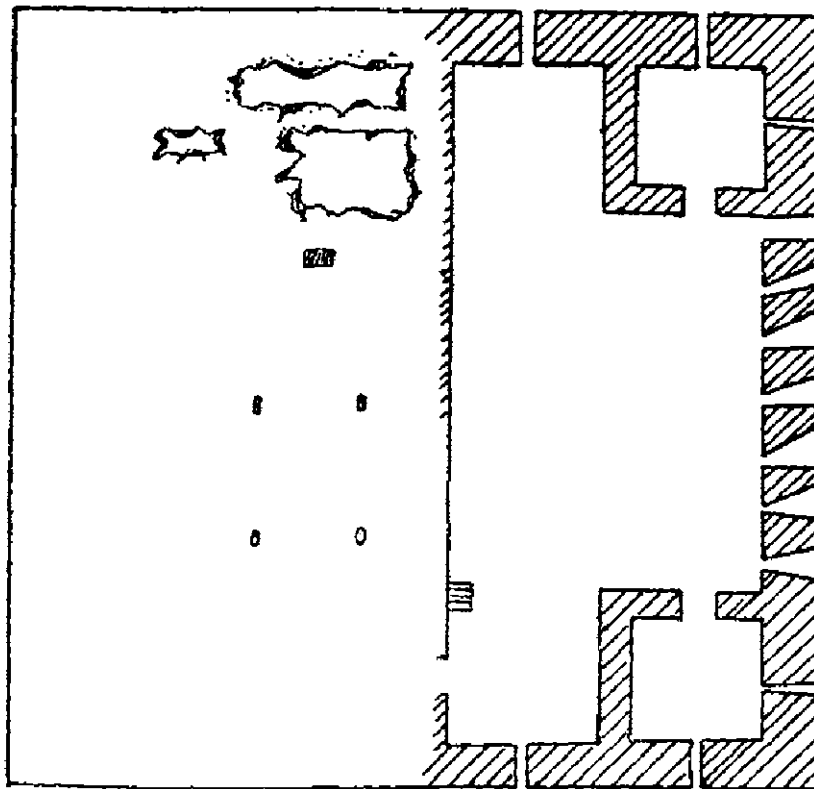


Façade (face Est).





Face Sud.



PI*« II f T ma < M I

sures Ouvertes sur la face sud; les quatre suivantes sur la façade (face est) et la dernière sur la face nord. Elles se commandent l'une l'autre, et sont situées à des niveaux différents, de plus en plus bas, en rapport sans doute avec la pente du terrain environnant et les objectifs à battre. La troisième casemate est remarquable par l'embrasure en forme de fenêtre biais qui permettait de battre dans la direction des sources : nous verrons plus loin l'importance de ce détail. Chacune des embrasures a d'ailleurs son objectif déterminé. La dernière casemate est sans issue, et la seule voie d'accès de tout le groupe est l'escalier partant de la plate-forme crénelée.

Au-dessus de cet escalier s'ouvre, de plain-piéd sur la plate-forme, une porte qui donne accès dans le deuxième groupe de casemates, chargé de battre le plateau devant la face sud et la face ouest. Elles sont au nombre de six, trois sur chaque face; chacune des embrasures est flanquée de meurtrières dont quelques-unes s'ouvrent dans deux directions différentes : l'une d'entre elles permet même de battre l'angle mort formé par le coin de la construction du côté du plateau. Ces casemates sont disposées également en cascade ; et un escalier remonte de la dernière dans le vestibule d'entrée. (Plan I).

Les deux groupes de casemates, qui font ainsi le tour de l'édifice, enserrant une grande salle centrale dont la porte s'ouvre dans le mur intérieur de la cinquième casemate. Cette belle salle à pilier central occupe toute la hauteur du Basrioun, sous la terrasse supérieure, et se compose de quatre lobes carrés, voûtés en plein cintre, comme le reste de l'édifice. Elle mesure 11,50 m sur 10,50 m, et présente, comme ouvertures, une ouverture donnant dans la deuxième casemate sud et quatre regards ovalaires — un pour chaque lobe — qui lui procurent, par la terrasse, un jour ménagé.

Quel était le rôle de cette salle ? Il est logique de penser qu'elle était destinée à servir de salle d'approvisionnement pour les défenseurs du Basrioun. Nous le croirions d'autant plus volontiers que de vastes citernes sont ménagées sous la plate-forme crénelée, dans l'intervalle compris entre la salle centrale et les casemates de la face est : des conduites étaient disposées de manière à lui amener les eaux de pluie de la terrasse supérieure; d'autres conduites y amenaient aussi les eaux du château d'eau alimenté par *h.seguia* descendant des montagnes.

Telle est la disposition intérieure du Bastioun. Nous avons

noté que toutes les salles ou casemates présentent des différences de niveau parfois importantes. Cependant, à l'exception des deux escaliers que nous avons signalés, on ne trouve plus aujourd'hui aucun dispositif permettant le passage facile d'une pièce à une autre. C'est ainsi qu'il existe une différence de niveau de 2 mètres entre le seuil de la salle centrale et le sol de cette dernière. On peut supposer qu'il existait anciennement entre les pièces des escaliers en bois qui ont disparu.

Une échelle permet de monter aujourd'hui de la plate-forme crénelée à la terrasse supérieure, où l'on accédait autrefois par un escalier partant du premier étage de la tour d'angle méridionale : il existe encore en partie. Il tenait lieu en même temps de chemin de ronde. La terrasse était pavée de briques, aujourd'hui très dégradées et envahies par la végétation. Tout autour on peut voir encore les attaches d'un mur sans doute garni de créneaux, et qui devait se poursuivre au-dessus des deux tours d'angle, de manière à entourer le Bastioun d'un ensemble crénelé, tel qu'on le retrouve sur toutes les fortifications de ce genre.

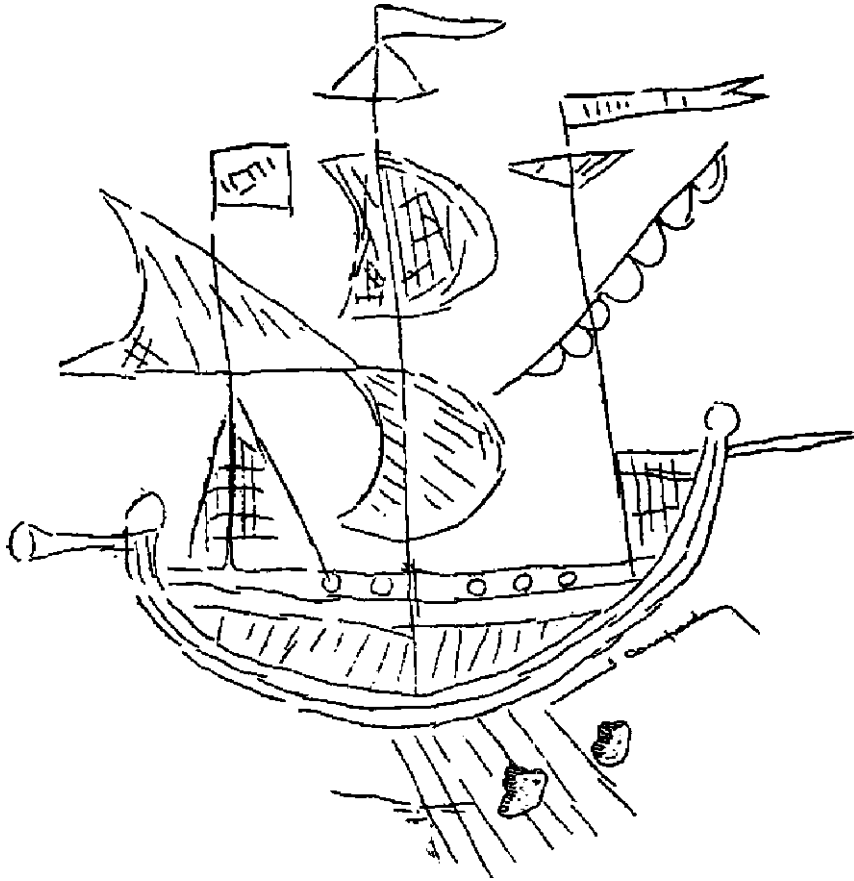
L'armement du Bastioun comprenait, quand nous avons pénétré à Taza, en 1914, en plus du canon retrouvé sur la plate-forme crénelée et dont nous avons parlé, un certain nombre de carosades casematées qui en ont été enlevées pour être transportées à Oudjda. Nous permettra-t-on de souhaiter que ces pièces soient rendues à leur emplacement primitif ?

II. — LES GRAFFITI.

Kous avons dit un mot tout à l'heure des graffiti gravés sur les crépis anciens du couloir qui mène à la plate-forme crénelée, et sur le mur postérieur de cette plate-forme. Au milieu de dessins nombreux, figures géométriques plus ou moins bien déterminées, rosaces, épées et poignards, se distinguent très nettement trois vaisseaux de type ancien.

Le premier de ces navires, qui est figuré sur le côté droit du couloir, représente un galion à trois mâts, à château élevé. Cinq sabords figurent sur le bordage supérieur; des rames paraissent représentées au-dessous de la partie médiane. La vergue du mât de misaine porte une voile larguée; les voiles du grand mât et du mât d'artimon sont gonflées par le vent. Une flamme se déploie au mât de misaine, et un grand pavillon au sommet du

mât d'artimon. Le navire est à fond rond. La lanterne d'avant est très nettement indiquée un peu au-dessus de l'attache du beaupré.

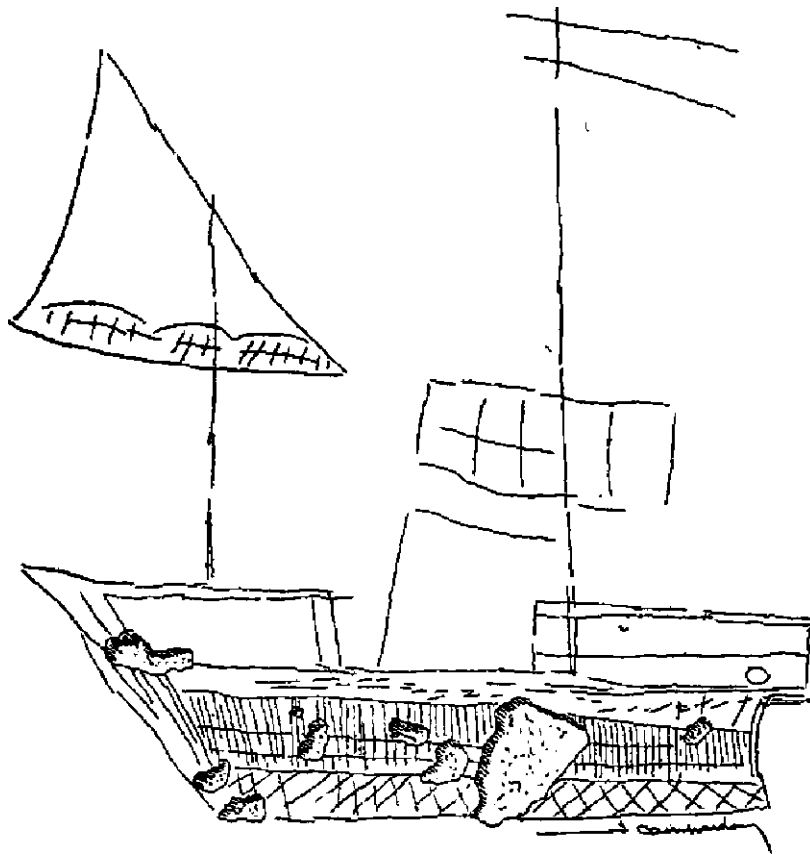


Graffiti. — Vaisseau I.

Le deuxième vaisseau est au contraire un navire à quille. Il paraît représenter une caraque portugaise à deux mâts. Le mât d'avant porte une voile latine, et le grand mât deux grandes voiles dans la partie inférieure : la partie supérieure de la voile manque. Ce mât se termine par un grand pavillon. La coque est divisée en trois zones, figurées, la plus basse par des traits croisés, la deuxième par des traits verticaux rapprochés, et celle du bord

supérieur par des traits horizontaux espacés. Un sabord s'ouvre à l'extrémité postérieure du château d'arrière.

Le troisième vaisseau, en plus mauvais état que les deux autres, présente quelques ressemblances avec le premier, quoique à deux mâts seulement. L'un des mâts porte deux voiles carrées, l'autre une voile latine. Tous les deux sont surmontés d'une longue



Graffiti. — Vaisseau n.

fiamme triangulaire. Le château d'avant est très relevé, et surmonté d'une lanterne carrée.

M. de la Roncière, réminent historien de la marine française, a bien voulu examiner l'estampage de ces graffiti. Il résulte de ses observations que la voilure et la forme particulière des châteaux d'avant et d'arrière permettent de conjecturer avec toute

vraisemblance que les navires représentés sont de construction espagnols ou portugaise, et datent de la seconde moitié du XVI^e siècle. Ces détails, comme nous le verrons par la suite, sont de la plus grande importance, en ce qui concerne l'histoire du Bastioun.



Graffiti. — Vaisseau III.

Il peut sembler au premier abord assez étrange de trouver de tels dessins en un point aussi éloigné de la mer, et dont les relations avec la côte ont toujours été assez difficiles. U convient cependant de remarquer que les graffiti de ce genre ne sont pas rares au Maroc, cou seulement sur les murailles des villes maritimes, mais encore sur celles de villes parfois fort éloignées de la mer. Dessiner des vaisseaux était l'une des occupations par les-

quelles les chrétiens, esclaves ou mercenaires, perdus dans les royaumes barbaresques, essayaient le plus souvent de tromper leur ennui. Gens de mer pour la plupart, ou tout au moins habitant en Europe des régions côtières, l'image de navires était parmi celles qui leur venaient le plus naturellement à l'esprit.

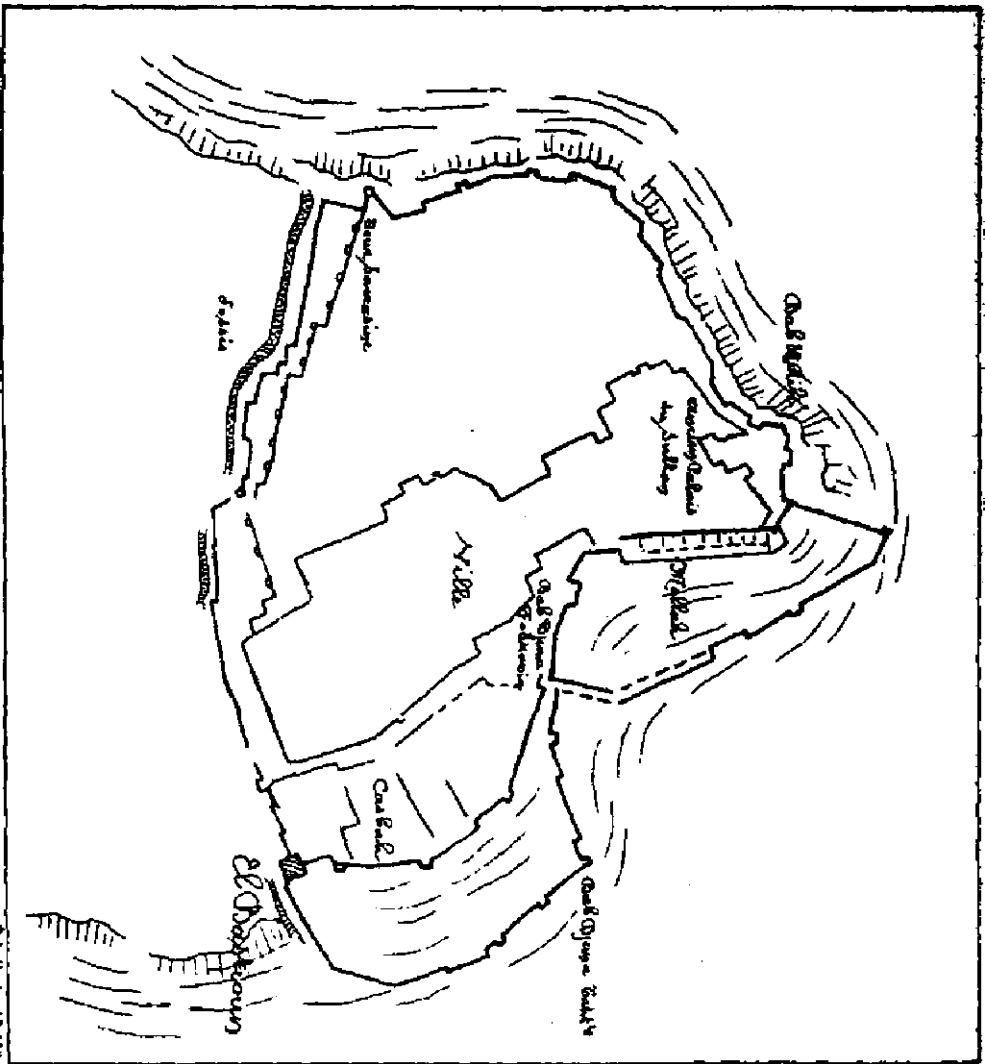
Un autre sujet de dessin qui s'imposait à eux était celui de leurs armes. De même que sur toutes les portes marocaines nous pouvons voir gravés dans la pierre des multitudes de *koumia*, œuvres de soldats de garde, des défenseurs du Bastioun nous ont laissé le dessin de leurs épées à large lame, à poignée torsée, à garde droite, qui semblent de la même époque que les vaisseaux.

Enfin, dans le même ordre d'idées, l'un des maçons qui travaillèrent au dernier crépissage du Bastioun nous a transmis son nom écrit en grandes lettres maladroites de 5 à 10 centimètres de hauteur, formées de doubles ou triples lignes, comme si le trait avait été exécuté avec le bout d'une truelle ou d'un bâton mal taillé. Il se nommait Mohammed ben Karam *Cg' ^* Ceite inscription se trouve à l'angle sud de la façade, à 1^m,50 environ de hauteur.

III. — LE RÔLE DU BASTIOUN DANS L'ENSEMBLE DE LA FORTIFICATION DE TAZA.

Le Bastioun semble avoir remplacé une importante construction plus ancienne, dont les vestiges se laissent encore apercevoir près de la porte d'entrée. Là, à la base des murs, se distinguent nettement des fondations en *tabia* sur lesquelles vient reposer l'édifice actuel, et dont l'origine n'est certainement pas la même puisque leur alignement ne correspond pas du tout à celui des murs de la forteresse. De plus le *tabia* de ce soubassement se différencie par sa composition, dans laquelle entrent des scories et des débris dont on ne trouve pas trace dans *ttabia* du Bastioun. Sans doute se trouvait-il là une tour ou un bastion dont l'importance ou la disposition ne répondait plus aux besoins tactiques de l'époque où le Bastioun actuel est venu le remplacer.

Il semble donc que ce point de l'enceinte a toujours été considéré comme très important pour la défense, ce qui résulte en effet de sa situation dans l'ensemble de la place forte. Taza, bâtie sur un plateau rocheux qui se détache de la montagne, est une citadelle du type de *Vépcron barré*. Le mur d'enceinte utilise la



EL BASTION. — Position relative dans l'ensemble des fortifications.

Echelle 1 : 10,000.

défense naturelle constituée par le rocher à pic, sur tout le pourtour du plateau vers l'est, le nord et l'ouest. Du côté du sud, où le plateau est relié à la montagne, la défense est assurée par un barrage formé d'un double mur et d'un fossé. Les deux extrémités de ce barrage doivent être naturellement les deux points forts de l'enceinte. Mais, par suite des circonstances locales, ils ne se trouvent pas avoir la même importance tactique : à l'ouest, la vallée très encaissée de l'Oued Taza rend l'accès du plateau difficile; il est au contraire relativement aisé à l'est, par le vallon de l'Oued Anemeli, pour un ennemi venant de la plaine. Dans ces conditions, il n'était besoin à l'ouest que d'un ouvrage peu important : c'est la vieille tour désignée aujourd'hui sous le nom de Tour Sarrasine, tandis qu'à l'est il fallait un ouvrage puissant, l'ouvrage le plus solide de la défense. C'est le Bastioun. On le voit, le point qu'il occupe dût être de tout temps soigneusement fortifié.

Ce point présentait un autre avantage encore que de battre le plateau à l'endroit le plus dangereux ; sa position dominante au-dessus de l'Oued Anemeli lui permettait non seulement de barrer la route à l'adversaire montant de la plaine, mais encore de tenir sous ses feux à courte distance les sources qui donnent naissance à cette rivière. Or, ces sources sont pour Taza d'un intérêt capital. La ville reçoit en temps normal l'eau d'une *segui*a descendant des monragues, alimentée par une dérivation de l'Oued Taza; en cas d'hostilités avec les tribus montagnardes, le premier soin de celles-ci a toujours été de couper la *segui*a, afin de priver d'eau la ville¹ ; les Ghiata n'y ont point manqué récemment. C'était une chose à laquelle Taza devait s'attendre fatalement à chaque siège. En ce cas, la possession de ces sources, les plus proches de la citadelle, lui étaient indispensables. En outre elles servaient à arroser les jardins qui s'étendent au pied de l'éperon.

Enfin, placé, comme nous l'avons dit, à l'angle sud-est des remparts, le Bastioun a vue sur toute la plaine qui s'étend à l'est de la ville sur une dizaine de kilomètres, jusqu'aux hauteurs de l'Oued BouLadjerat. C'est une considération dont on comprendra l'importance, si l'on songe que Taza était une forteresse destinée avant tout à arrêter un ennemi venant de l'est.

i. Il eo était déjà di même au temps de *Léon* l'Africain. Cf. éJ. Schefer.
t. * P. JII9-

Telles étaient les conditions qui contribuaient à faire de l'emplacement où l'on construisit le Bastioun, le point essentiel de la défense de Taza : aussi cet édifice constituait-il visiblement le pivot de tout le système défensif artificiel : il est la construction principale de la qasbah, qui s'étend à l'intérieur des remparts dans l'espace compris entre Bab Djemaa, la ville et le Bastioun. C'est à lui qu'aboutissent les différents murs d'enceinte assurant la défense de la place. En premier lieu la double muraille qui forme le barrage du plateau vient s'attacher aux murs du Bastioun ; soit directement pour le mur extérieur ; soit indirectement par le mur intérieur, par l'intermédiaire d'un mur crénelé qui barre les lices. Ensuite, il détache de l'autre côté un mur secondaire aboutissant à l'extrémité de la barbacane de Bab Djemaa, et doublant au bas des pentes le mur principal qui borde l'escarpement du plateau, La porte principale d'accès dans la qasbah s'ouvrait dans le mur crénelé dont nous venons de parler ; elle se trouvait donc directement commandée par le Bastioun, comme aussi Bab Guebour, l'une des principales portes de la ville. Les deux autres encrées de Taza sont Bab Djemaa et Bab er-Rih : de celle-ci on n'avait pas à s'occuper pratiquement en temps de siège. Le sentier qui y aboutit gravit en lacets une pente assez raide pour que sa défense fût aisée. Bab Djemaa formait un système défensif plus compliqué. La porte était double. Le chemin traversant Bab Djemaa Tahtania, qui s'ouvrait dans l'enceinte extérieure au bas des pentes, se bifurquait : une voie montait, à l'abri de la barbacane, vers Bab Djemaa Fouqania, le véritable accès de la ville, l'autre se dirigeait par une pente assez douce vers le Bastioun et la qasbah. L'on ne pouvait donc pénétrer dans celle-ci si l'on ne tenait point le Bastioun ; et d'autre part l'ennemi qui aurait réussi à pénétrer dans les lices devait fatalement venir s'exposer aux feux de la forteresse.

En définitive, le Bastioun est donc le point fort de la place, le centre de résistance où converge tout le système des murs : c'est sur lui que repose toute la défense de Taza : le reste de la citadelle, ville et qasbah, prises, il pouvait encore continuer seul la résistance.

Il peut sembler étrange au premier abord que des ingénieurs aient pu faire dépendre d'un réduit carré mesurant à peine 36 mètres de côté le sort d'une place présentant un intérêt stratégique aussi considérable que Taza, et cela dans l'intention de

renforcer la défense. Il faut, pour comprendre leur conception, se reporter aux conditions de la guerre de siège il y a quelques siècles. Quand on avait à défendre une enceinte fortifiée de grandes dimensions, l'on ne pouvait songer à garnir de défenseurs nombreux le pourtour entier des remparts. On se bornait à construire, en des points judicieusement choisis de l'enceinte, des ouvrages puissants, où l'on enfermait l'artillerie, et l'on disposait les murs de telle manière que ces endroits fortifiés fussent le point de passage obligé de l'ennemi. Et, d'autre part, ils étaient situés de telle sorte que l'assaillant, eût-il réussi à pénétrer par quelque brèche dans la ville, n'avait en réalité obtenu aucun avantage décisif, restant soumis directement au feu de ces bastions tant qu'il ne s'en était pas rendu maître. Ces forteresses étaient à l'ordinaire peu nombreuses, et tout l'intérêt de la défense comme de l'attaque se portait sur elles. Faire le siège d'une ville consistait en réalité à s'efforcer de réduire deux ou trois bastions : c'est contre eux uniquement que l'assiégeant concentrait ses forces, qu'il dirigeait toutes ses opérations de mines, qu'il lançait tous ses assauts. L'histoire du grand siège de Mazagan en 1562, que nous connaissons bien par les chroniqueurs portugais, est tout à fait instructive à cet égard : les musulmans ne purent s'emparer de la place parce que leurs assauts vinrent se briser contre les bastions qui en assuraient la défense'.

IV. — L'ORIGINE DU BASTIOUN.

Le Bastioun répond exactement à ces conditions défensives, et cette constatation ne sera pas sans utilité pour résoudre le problème qu'il nous faut aborder maintenant, celui des origines du Bastioun. Il est malheureusement fort obscur. Aucune inscription ne commémore la fondation de l'édifice; et les historiens musulmans qui nous signalent souvent la construction de monuments bien moins importants, ne nous disent pas un mot de celui-là. En l'absence de tout document précis, nous en sommes réduits aux conjectures.

Léon l'Africain, dans sa description de Taza, qu'il vit vers

1. Voir la traduction de ces chroniqueurs dans Goulven, *La Place de Majorque sous la domination portugaise*, Paris, 1917.

l'année 1315. rapporte : *a* On void dans la cite une grande et grosse forteresse là où demeure le gouverneur de Fez, que les roys ont coutume bailler à leur second enfant... »¹. L'on serait tenté au premier abord de reconnaître le Bastioun dans cette grande et grosse forteresse. Mais de nombreuses objections s'opposent à cette identification. Tout d'abord l'exiguïté des appartements qui se trouvent dans le Bastioun : ils conviennent bien au chef de quelques mercenaires, difficilement en temps de paix, au gouverneur d'une riche province, second fils du sultan. Ensuite, raison plus sérieuse, le Bastioun ne semble pas pouvoir remonter à une date aussi reculée. Dans l'art de la fortification on ne voit apparaître les bastions qu'au commencement du xvi^e siècle. Assurément les places fortes espagnoles et portugaises qui s'élevèrent à cette époque sur les côtes du Maroc durent en vulgariser-d'assez bonne heure l'usage dans ce pays, et les sultans avaient à leur service des architectes chrétiens qui construisaient pour eux des forteresses analogues à celles auxquelles ils se heurtaient. Cependant on ne peut guère admettre que le Bastioun ait été construit avant le milieu du xvi^e siècle. Léon, au reste, si la forteresse avait été neuve, et il aurait fallu qu'elle fût toute nouvelle à son passage, n'aurait pas manqué de le signaler. Nous serions donc portés à voir, dans celle dont il parle, soit l'édifice qui précéda le Bastioun, et dont nous avons retrouvé les traces sous les murs actuels, soit bien plutôt le palais fortifié situé auprès de la grande mosquée et dont les ruines sont encore aujourd'hui appelées Dar el Makhzen. Marmol, qui se contente à l'ordinaire de reproduire les indications données par Léon, ajoute ici une précision intéressante, et qui vient à l'appui de notre interprétation : *a* II y a, dit-il, une iuiverîe composée de plus de cinq cents maisons, et près d'elle une belle forteresse où est le palais du prince». Les ruines du Dar el Makhzen sont en effet peu éloignées du mellah, tandis que le Bastioun est à l'autre extrémité du plateau.

Nous fixerons donc vers le milieu du xvi^e siècle la plus ancienne des limites entre lesquelles doit être placée la date où fut construit le Bastioun. La plus récente nous est fournie par un détail dont la valeur est, en cette occasion, considérable. Ce sont les graffiti dont nous avons parlé. Ils représentent, avons-nous dit, des vais-

1. Léon l'Africain, éd. Schefer, t. II, p. 34D.

sfeaux de cocsrruction espagnole ou portugaise datant de la fin du xvi* siècle. Nous ne pouvons guère faire descendre la date oh îis furent dessinés plus bas que le premier tiers du xvn" siècle.

Nos incertitudes sur la date du Bastloun sont ainsi réduites i trois quarts de siècle environ. Mais ne pourrait-on encore obtenir une précision plus grande ? Il nous serait assez difficile d'arriver à une réponse décisive en étudiant directement les détails architecturaux du Bastiotm et son aménagement intérieur. Car ce type de forteresse, une fois trouvé, évolua très lentement, et les différences que l'on y constate proviennent généralement de circonstances locales. Cependant, entre toutes les fortifications tant chrétiennes que musulmanes élevées à cette époque dans l'Afrique du Nord, celles qui ressemblent le plus au Basûoun pour les d'étails de la construction sont celles qui datent du début du xvii' siècle, celles de Larache notamment (terminée en if>i8) et de Melilla. Sans en conclure immédiatement à la simultanéité de la construction, il y a cependant là une indication utile à retenir.

Un autre fait, qui, sans apporter non plus un élément décisif, n'est pas à dédaigner, c'est le nom même qui fut donné à l'édifice que nous étudions. L'appellation de *Bastioun* n'est pas forcément d'origine chrétienne ; le mot était passé dans le langage marocain, avec la chose, vers la fin du xvi^ siècle, et il y avait si bien reçu droit de cité qu'on lui avait forgé un pluriel brisé à la manière arabe. Lts deux bordjs de Fès — aujourd'hui bordj nord et bordj sud — que le sultan el Mansour fit construire, portèrent le nom *d*tl èesdtin* ~ les bastions. La comparaison entre le Bastiotm et ces deux bordjs dont la construction doit être ainsi à peu d'années près contemporaine, ne peut malheureusement nous •fournir aucune indication, *cii* ils lurent restaurés complets mène à l'époque de Moulay Abdallah. D'autre part le mot de *bastioun* se perpétua dans la langue : Montre un siècle plus tard, dans le *V-tionnaire arabe-françois* dont H lait suivre la relation de sa captivité, traduit le mot « forteresse » par *beslion* {Relation de la cap'

i. Nous devons ce rc/js;^ Elément X Al. Augustin Bernard. Nous n'ivons pu malheureusement nous procurer sue ces ionifiolions k moiedre Jûcumtnt ico&ogiapbique ou descriptif suifisaro^ient déuillé pour nous permettre d'apporter ici quelques précisions à l'appui de cotre affirmation.

*tivité*dti sieur Mouette dans tes royaumes de Fez et de Maroc (i683), P- H3)-

Nous sommes donc amenés, en l'absence de tout document précis, à axer aux environs de l'an 1600 l'époque à laquelle fut construit le Bastioun; et les circonstances historiques que nous allons tenter brièvement de dégager nous permettent de croire que ce fut plutôt avant qu'après cette date.

Le milieu du xvi^e siècle fut l'époque des grandes luttes des premiers chérifs saadiens moins encore contre les chrétiens d'Espagne et de Portugal que contre les Turcs d'Alger, et cela avec l'appui même des princes espagnols qui, à plusieurs reprises, leur fournirent officiellement des soldats. Les Turcs cherchaient tous les prétextes pour intervenir au Maroc. Avant même la prise de Fès par les Saadiens, ils avaient déjà attaqué le dernier souverain des Béni Ouattas, Bou Hassoun; et quand Mohammed ech Cheikh eut chassé celui-ci de Fès, ils se posèrent en restaurateurs de la dynastie déchue. Plus tard, ils intervinrent dans les luttes qui mirent aux prises les divers compétiteurs saadiens, et à la faveur de ces divisions, poussèrent leurs troupes jusqu'à Fès sous prétexte de soutenir leur candidat. En 1555, Mohammed ech Cheikh fut vaincu dans une grande bataille sous les murs mêmes de Taza. Quelques années plus tard, en 1559, profitant des troubles qui avaient suivi l'assassinat de ce sultan par l'un de ses agents, Hassan ben Kheïr ed-Din s'avança jusqu'à l'Oued Leben, à peu de distance de Fès, où il fut vaincu par Moulay Abdallah, fils d'Ech Cheikh.

En 1573, les Turcs firent triompher le candidat qui avait fait appel à eux, Abd el Malik, celui qui devait être tué à la bataille d'Alcazar, et lui conquièrent sa capitale.

Or, dans chacune de ces circonstances, le rôle de Taza comme fort d'arrêt avait été nul : il ne semble pas que les armées turques aient jamais eu à redouter de sa part une défense sérieuse. La vieille forteresse, restaurée par les premiers princes mérinides, avait dû perdre peu à peu de sa valeur militaire à mesure que s'accroissait la décadence de la dynastie, et elle n'était plus en état d'interdire le passage. Aussi, dès que leur puissance fut fermement établie, l'un des premiers soins des sultans saadiens, instruits par l'expérience des grandes expéditions turques qui marquèrent le début de leur pouvoir, dut-il être de rendre à la forteresse son ancienne solidité. A ce désir correspond bien la construction du

Bastioun, dirigé très nettement, nous l'avons vu, contre l'ennemi de l'est.

Il est assez peu probable que Mohammed ech Cheikh ait eu lui-même le temps, dans les quelques années agitées où il posséda Fès et Taza, d'entreprendre cette construction importante : et d'ailleurs les expéditions turques se poursuivirent bien des années encore après sa mort.

Les mêmes raisons ne nous permettent guère de supposer que le Bastioun fut l'oeuvre de ses successeurs immédiats, el Ghaleb, el Motaouakkel Ou Abd el Malik. Mais à l'avènement d'Ahmed el Mansour, après la bataille d'Alcazar, les choses changèrent. Non seulement, en effet, le pouvoir de ce sultan fut, dès le début, à peu près incontesté, mais dès son avènement, son premier acte fut de se poser en adversaire des Turcs, et, prévoyant une rupture qu'il semblait tout faire pour amener, de mettre ostensiblement les ports et les places fortes de son royaume en état de défense.¹ Or la place forte dont la situation nécessitait le plus impérieusement un armement défensif puissant était Taza. C'est à elle qu'el Mansour devait songer tout d'abord, puisqu'il voulait fermer la porte aux Turcs. C'est donc à ce moment, semble-t-il, qu'eut lieu la restauration des remparts de Taza, et leur adaptation aux nouvelles conditions de la guerre de siège, auxquelles, nous l'avons vu, répondait le Bastioun. La construction de cet édifice fut donc vraisemblablement commencée ou tout au moins projetée à cette époque. C'est justement celle où furent construits les deux bordjs de Fès, qui, coïncidence curieuse, reçurent le même nom que la tonneresse qui nous occupe.

En résumé donc, tout nous porte à croire que le Bastioun fut construit, dans le dernier quart du xvi^e siècle, sous le règne du sultan Ahmed el Mansour : l'étude de la disposition même de la forteresse aussi bien que des circonstances historiques, s'accordent à nous amener à cette conclusion. Sans doute le silence des historiens constitue-t-il une lacune regrettable, mais étant absolu à l'égard du Bastioun, il ne saurait être un argument à opposer à notre hypothèse. D'ailleurs la construction de cette forteresse puissante correspond bien à ce que nous savons d'el Mansour, dont le règne fut assez long et assez tranquille pour qu'il pût

i. Cf. El Outraoui, *Nortel tl tiadi*, tr. Houuas, p. 151.

entreprendre de grands travaux : il nous est représenté effectivement comme un grand constructeur militaire'.

V. — L'HISTOIRE DU BASTIOUN.

Après avoir tenté de déterminer approximativement l'époque à laquelle le Bastioun fut construit, il peut sembler intéressant de chercher à retracer, à l'aide des trop rares documents qui nous parlent de Taza, le rôle qu'il joua effectivement au cours des siècles suivants.

Rééatfie, comme nous l'avons vu, vers la fin du x^e siècle, pour servir de point d'appui et de réduit à la qasbah de Taza, en même temps que d'abri pour son artillerie lourde, il fut aussi sans doute la caserne des artilleurs destinés à servir ces pièces : ceux-ci, nous avons tout lieu de le supposer, puisque c'était la règle générale à cette époque où les Européens étaient presque seuls à connaître le maniement des armes savantes, étaient des chrétiens d'origine, esclaves, mercenaires ou renégats : les chrétiens étaient très nombreux dans les armées des sultans ou des prétendants de cette époque, dans celle d'el Mansour notamment, et ils en constituaient la principale force. Enfermés dans cette forteresse éloignée de toute communication avec l'Europe, exilés au milieu de populations sans rapports avec leur lointaine patrie, l'ennui et la nostalgie devait les prendre souvent. C'est au cours de ces longues heures que l'artiste inconnu, espagnol sans doute ou portugais, qui se trouvait parmi eux, travailla avec patience sur les murs de la forteresse l'image des vaisseaux qui les avaient amenés d'Europe, ainsi que le dessin des armes qu'ils portaient au côté.

Que devinrent ces mercenaires, et le Bastioun lui-même pen-

I. Vers la fin du xv^e siècle — en 1596-97 —, un neveu d'el Mansour, Gnnacer ben el Ghaleb billah, révolté contre le sultan, s'empara de Taza et en fit sa base d'opérations et sa forteresse. Mais il ne semble guère possible de lui attribuer la fondation du Bastioun, car il demeura très peu de temps à Taza pour pouvoir mener à bien une construction aussi importante — et, de plus, nous avons vu qu'elle était dirigée contre un ennemi de l'est, direction qu'elle surveillait, plutôt que contre un ennemi de l'ouest. D'ailleurs el Mansour n'eut pas la peine d'assiéger Taza : après une défaite du prétendant, la ville ouvrit sans combat ses portes au suluu.

dant les temps troublés qui marquèrent la fin de la dynastie saadienne? Les documents sont muets, et nous pouvons supposer que le Bastioun perdit quelque peu de son importance. Ni les fils d'el Mansour, occupée de leurs dissensions intestines, ni les marabouts berbères" qui tentèrent de s'élever sur les ruines de l'autorité chérifienne, n'eurent le loisir de regarder vers l'Orient, et l'Orient lui-même, affaibli par l'anarchie, ne songeait point à de nouvelles expéditions vers Fès. Nous ne savons pas davantage le rôle que joua le Bastioun à l'époque pourtant brillante pour Taxa où Moulay Rechid, au début de sa puissance, fit de cette ville sa capitale et sa base d'attaque contre Fès. Roland Frejus, ce singulier marchand doublé d'un diplomate, qui vint présenter en 1666 une lettre de Louis XIV au premier suitan alaouite, dans cette qasbah dont le Bastioun était la principale tour d'angle, ne semble pas l'avoir particulièrement remarqué parmi les autres bâtiments de la forteresse : sa relation si précise sur certains points — surtout quand il s'agit des cadeaux qu'il fit aux personnages de la Cour ou des discours qu'il prononça — présente parfois d'étranges lacunes. Il est juste pourtant de remarquer que de cette partie de la ville il ne vit en détail que la voie remplie de monde — et d'ailleurs fort difficile à déterminer avec précision — par laquelle on le fit passer, et la cour où le reçut le suitan. Mais il est naturel de supposer qu'à cette époque la qasbah de Taza en général, et le Bastioun en particulier, fut une forteresse puissante. Nous n'en voulons pour preuve que le rôle qu'ils jouèrent dans les événements qui suivirent la mort de Moulay Rechid.

L'on sait que son frère Moulay ismaïl ne fut pas reconnu sans difficulté, et dut guerroyer longtemps avant de voir accepter son autorité par toutes les régions que Moulay Rechid avait soumises. L'un de ses plus dangereux compétiteurs fut Moulay Ahmed beu Mahrez, son neveu, qui sitôt Sa mort de Moulay Rechid s'était hâté d'accourir de Sijjïmasa à Marrakech et de s'y faire proclamer. A peine Moulay Rechid l'avait-il chassé de cette ville que les gens de Fès se soulevaient à leur tour, et lui envoyaient une délégation pour le prier d'accepter le pouvoir. Cette délégation, *an* passant par Taza. fit pression sur le gouverneur pour l'amener à reconnaître Moulay Ahmed. Le gouverneur céda, et entraîna la ville; mais la qasbah, avec sa garnison, resta fidèle à Moulay Lmaïl : de telles divisions étaient possibles car la qasbah était, par ses murs, complètement séparée de la

ville, et pouvait difficilement la tenir sous son feu : les canons du Basttoun, par suite de la disposition même de l'édifice, ne pouvant guère être pointés que vers l'extérieur. La province du Rif suivit Taza danssa révolte, et la situation de Moulay Ismaïl, accablé par ailleurs de graves difficultés; put paraître précaire. Il rassembla toutes les troupes disponibles, et laissant derrière lui Taza, s'engagea dans le Rif : la fidélité de la citadelle, solide point d'appui, lui permettait de s'avancer ; le Rif fut soumis sans grande difficulté.

Mais tandis que le sultan était occupé à ces opérations, Moulay Ahmed, revenu à Taza, négocia si habilement auprès du gouverneur de la qasbab, qu'il l'amena à la lui livrer. La place qui avait été jusqu'alors la sauvegarde de Moulay Ismaïl devenait une menace très sérieuse, qu'il lui fallait à tout prix écarter : il revint aussitôt du Rif et mit le siège devant Taza : c'est là qu'une nouvelle fâcheuse l'atteignit encore, le débarquement de Ghaiïan, autre compétiteur, dans la région du Habt, et la révolte de Tètquan. Mais, avant d'aller combattre ce nouvel ennemi, Moulay Ismaïl s'efforça de ne pas laisser derrière lui un centre hostile aussi important, et il pressa les travaux *du* siège : « il envoya à Fez Gedide chercher quelques pièces de grosse artillerie, pour battre le chasteau, avec cent chrétiens pour y faire des mines » '. C'est ici que 'nous allons voir le Basrioun jouer un rôle capital.

Il fallait en effet ces moyens puissants pour venir à bout du Bastioun, dont la solidité l'emportait sur tous les autres ouvrages de la citadelle; et, d'autre part, c'est presque uniquement pour faire sauter une fortification de ce genre, point fort d'où dépendait toute la résistance, qu'on les employait, ainsi que nous pouvons le savoir par les relations des esclaves ou des voyageurs de ce temps. Le Bastioun enlevé, Taza ne pouvait plus tenir.

Mais le succès ne répondit pas. à tant d'efforts. Les grosses pièces d'artillerie ne purent écraser les murs du Basttoun; et la mine ne réussit pas davantage à le faire sauter, « faute, dit Mouette, d'avoir des gens expérimentés ». Il est vrai qu'on se heurtait à de très grosses difficultés matérielles. La situation du Bastioun, dominant presque partout les rochers à pic, rendait malaisée la construction de galeries dont l'entrée était directement exposée à ses coups. De plus il est permis de supposer que les

cent chrétiens requis pour travailler à ces mines, ne devaient pas apporter à leur ouvrage un grand enthousiasme ; aussi bien parce qu'il était dangereux pour eux-mêmes, que parce qu'il leur était pénible de faire sauter leurs coreligionnaires qui devaient constituer, en qualité d'artilleurs, la garnison du Bastioun, C'est ainsi qu'à la même époque, lors des luttes qui se prolongeaient entre les habitants de Fès Jedîd, qui tenaient pour Moulay Ismaïl, et ceux de Fès Bali, qui avaient proclamé Moulay Ahmed, les chrétiens qui formaient la garnison d'un ouvrage gênant, et ceux qui avaient mission de le faire sauter, s'entendaient, au fond de leurs galeries, afin de se faire le moins de mal possible, et d'avance, se tenaient mutuellement au courant des opérations qu'ils allaient tenter. De tels cas ne devaient pas être rares en un temps où chaque prétendant avait dans son armée un corps de mercenaires chrétiens, que seul le hasard des circonstances, et jamais une conviction quelconque, avaient attachés à sa fortune.

Mais quelle que soit la raison de l'insuccès de Moulay Ismaïl, tandis qu'il s'attardait devant Taza, ses affaires n'en allaient pas mieux à Fès, où la lune s'éternisait sans résultat entre les deux villes; Moulay Ahmed, à qui le sultan avait dû abandonner la campagne pour concentrer ses troupes devant Taza, devenait plus fort que jamais, et enfin, dans l'ouest, Ghaïïan faisait chaque jour des progrès nouveaux.

Moulay Ismaïl se décida enfin à aller combattre cet ennemi de plus en plus menaçant, et à la fin de juin 1673 il levait le siège de Taza sans avoir pu obtenir aucun avantage sérieux. Les historiens musulmans dissimulent volontiers cet échec, qui dut être fort cuisant pour Moulay Ismaïl. Il laissait le champ libre à Moulay Ahmed. Celui-ci en profira; il s'empara de Darlbn Mechal' dont il fit sa résidence, laissant dans la qasbah de Taza cinq cents hommes sous le commandement de son frère Moulay Taleb. Le Bastioun, au cours de cette campagne, avait fait la preuve de sa force.

Nous n'avons pas à rechercher ici comment Moulay Ismaïl, par sa diplomatie plus encore que par ses armes, vint à bout de

I. Cette localité, qui eut un grand rôle dans l'histoire de cette région, particulièrement à l'époque qui nous occupe, n'a pu encore être identifiée d'une manière précise. Nous savons seulement qu'elle était située à une demi-jour* née de Taxa, et vers Test.

toutes les difficultés qui avaient rendu sa situation un moment si précaire.. Après la mort de Ghailan et la soumission de Fès Bali, il rentra en possession de Taza de la même manière qu'il l'avait perdue : la garnison de la qasbah, habilement travaillée, se déclara pour lui, chassa Moulay Taleb, et le prétendant Moulay Ahmed ne tarda pas, Taza perdue, à être mis momentanément hors de cause : ce fut sa dernière tentative dans cette région.

Mais Moulay Ismati qui avait appris à ses dépens la force de la qasbah de Taza, et la solidité du Bastioun, sut les remettre à profit quelques années plus tard, quand il organisa militairement la partie orientale de son empire en une marche dirigée contre les Turcs d'Algérie. En arrière d'Oudjda, point avancé où il établit les tribus *gukh* des Zirâra et des Chebanah, dans la plaine des Angad, dans les vallées de l'Oued Zâ et de la Moulouya, il éleva ou réédifia des qasbah'tenues par une garnison *à'abids* : tout ce réseau fortifié servait d'avancée à Taza, la vraie forteresse d'arrêt. Elle put se croire revenue aux plus beaux jours de son histoire : ses murailles furent relevées, les brèches et les fissures comblées; aux points faibles, de nouvelles murailles complétèrent les anciennes. Si le Bastioun lui-même, construction alors relativement récente, et qui ne semble pas avoir beaucoup souffert ni des canons, ni de la mine, au cours du siège précédent, n'a pas gardé de traces très nettes de réparations faites à cette époque, il n'en est pas de même des murs qui l'environnent directement : celui qui vient s'accrocher à sa face nord fut exhausé : sans doute le sol, à son pied, s'était-il élevé; par dessus les anciens créneaux, qui furent bouchés, on en construisit de nouveaux, avec un nouveau chemin de ronde. Des murs vinrent couper les cours où Moulay Rechid donnait ses audiences*; On croit saisir dans tous ces travaux le désir de renforcer les approches du Bastioun, et d'accentuer ainsi son rôle de réduit suprême de la citadelle dont il restait de beaucoup le point le plus-solide.

Ainsi donc, Taza, conformément à son rôle historique, fut le point central de cette marche défensive organisée par Moulay Ismaïl, et le Bastioun, le dernier réduit de ce point central. La

i. S'il faut voir dans cette partie de la qasbah celle où fut reçu Roi and Fréjus, ce qui serait devoir être* conclu de soi-même, à vrai dire fort peu clair sur ce point.

lourde forteresse devenait en quelque sorte le pivot de la défense marocaine contre l'ennemi héréditaire de l'est.

Gloire éphémère! Moulay Ismaïl disparu. les relations entre les Algériens affaiblis et en proie à une anarchie presque continue, et les chérifs, fils ou petits-fils du grand sultan, occupés par leurs dissensions intérieures et leurs perpétuelles rivalités, furent parfois très tendues : on n'en vint plus jamais aux grandes luttes et aux grandes invasions des siècles précédents. Le rôle militaire de Taza s'affaiblit de jour en jour; les murs édifiés par Moulay Ismaïl, construits trop hâtivement et avec des matériaux de second choix, trop minces, sans fondations, et mal liés, s'effritèrent, et, par places, s'écroulèrent, découvrant sous eux les assises solides des anciens remparts : le Bastioun lui-même, peu à peu, se délabra : les tribus pillardes du voisinage apprirent à ne pas redouter ses canons, d'année en année plus démodés. Cette décadence dura deux siècles.

Enfin, ce temps écoulé, la forteresse put croire revenus les anciens temps des grandes guerres civiles. En 1902 (fin 1901 de l'hégire) le Sultan Moulay Abd el Aziz envoya de Fès une mehalla pour combattre le rogui Bou Hamàra qui tenait la région. La mehalla entra dans Taza sans grande difficulté. La ville tenta bien quelque résistance, mais le Bastioun démodé, désarmé et croulant, resta muet. Une tradition locale veut que la brèche visible aujourd'hui dans ses murs ait été causée par les canons de la mehalla chérifienne ; mais ils ne tirèrent pas sur le Bastioun : ils n'en avaient pas besoin*.

Par contre la mehalla, une fois maîtresse de la ville, tenta de se servir du Bastioun. On l'arma avec un canon Krupp de 80 millimètres, qui du haut de la terrasse crénelée dominait la plaine et la voie d'accès la plus praticable pour monter la ville. Pour une fois le Bastioun retrouvait son rôle.

Mais la situation se compliquait. Derrière l'armée chérifienne, la route s'était refermée. Bou Hamara, qui avait laissé passer l'adversaire, coupait maintenant ses communications avec Fès; les approvisionnements manquaient. Un jour vint où il fallut songer à s'en aller. Une seule route restait ouverte, celle d'Oudjda, longue, difficile, presque désertique. La mehalla chérifienne s'y

1. Ces renseignements nous ont été donnés par Si Ahmed et Jai aujourd'hui vizir des ioubous, et qui commandait alors cette mehalla.

engagea, en quelque désordre semble-t-il : ce fut une peu brillante retraite. L'armée du sultan était restée dans la ville exactement cinq mois et treize jours : une prophétie avait annoncé que son séjour y serait bref. On abandonnait sur le Bastioun le canon qui l'armait : ce fut le plus beau trophée de Bou Hamara, et nous l'avons nous-mêmes retrouvé quand nous avons pris la ville en 1914.

Car tandis que s'accomplissait la longue odyssée qui conduisit les débris de l'armée chérifienne jusqu'à notre port d'Oran où on les embarqua pour les rapatrier, Bou Hamara était entré à Taza, qui devint sa capitale, et il y organisait un'makhzen très complet calqué sur celui de Fès. Faut-il ajouter foi à la tradition d'après laquelle il aurait déposé son trésor dans une des chambres du Bastioun? Le fait est assez peu probable: mais on le répète couramment à Taza.

La mehalla cliérinienne partie, Taza était définitivement perdue pour le sultan. Même après la prise de Bou Hamara à la fin de 1908, Taza ne reconnut pas l'autorité de Moulay Hahd : les Ghiata y régnèrent en maîtres. Il fallut l'action combinée des colonnes Gouraud et Baumgarten, à la veille de la guerre, pour la faire rentrer dans l'obéissance. Mais quand le 10 mai 1914, les soldats du général Baumgarten pénétrèrent dans Taza, le Bastioun, pour la première fois de son existence, remplit-il le rôle pour lequel il avait été construit : défendre la place contre un adversaire venant de l'est? Pauvre vieille forteresse démantelée 1 Elle était bien hors d'état de servir.

Cartel fut l'étrange destin du Bastioun. Forteresse dressée par les sultans de Fès pour barrer la route à l'ennemi de l'est, le seul siège sérieux qu'il eut à soutenir, ce fut contre ceux-là justement qu'il avait mission de protéger, et jamais ses canons, par le hasard des circonstances, ne tonnèrent contre une invasion étrangère. En revanche, il fut toujours, contre, le makhzen qui l'avait construit, une citadelle toute prête pour chacun des prétendants qui se levèrent dans ces régions, depuis Eunacer ben el-Ghaleb billah sous el-Mansour, jusqu'au rogui Bou Hamara. Pour protéger le Maghrib el Aqça contre les armées de l'est, il fut construit trop tôt ou trop tard.

Aujourd'hui que la paix française règne sur l'Afrique du Nord, le rôle du Bastioun est terminé; il ne reste plus que comme le témoin des luttes qui se livrèrent jadis dans ces contrées. Mais à

**ce titre il mérite qu'on l'étudié quelques instants et qu'on ne
laisse pas trop se disjoindre ses vieilles pierres, nî s'effriter ses
vieux blocs de pisé : l'histoire militaire de Taza, pendant trois
siècles, s'est concentrée autour de lui.**

J. CAMPARDOU et Henri BASSET.